

Assumer l'abduction

Michel Balat

L'homme et ses Signes, Actes du Congrès de l'AIS (1989), Michel Balat, Gérard Deledalle, Janice Deledalle-Rhodes eds, Berlin-New York, Mouton-de Gruyter, 1992.

Le but de cet article est de "mettre en scène" le surgissement d'une idée, de son point d'origine, jusqu'aux conséquences théoriques qui en constituent la première vérification. L'idée est présentée ici dans le contexte de son origine: il s'agit de la conception du ça en sémiotique. Développée dans un cadre déductif, elle va connaître inductivement un premier aboutissement dans ses rapports avec la théorie du moi promue par la psychanalyse.

Assumer l'abduction

Michel Balat

Avertissement

Dans cet article sont impliqués des éléments qui ne figurent pas habituellement dans des publications "scientifiques". Il s'agit de considérations sur ce qu'il est convenu d'appeler la "vie privée". Il m'a semblé pourtant nécessaire de ne pas masquer ce qui est un des rouages du surgissement des inférences abductives. Cet article vise à montrer la possibilité de présenter une idée (ici celle de la nature sémiotique du "ça") sous toutes ses formes, et donc y compris dès son origine. Je ne pouvais faire autrement que d'assumer le discours en première personne.

Fantaisie abductive

Etrange journée. Peut-être n'ai-je pas rêvé cette nuit, peut-être même n'ai-je pas rêvé depuis plusieurs nuits. Au fond j'ai toujours pensé que le rêve était une sorte de remise en place des impressions sensorielles de la journée, une mise en perspective du logos et dans le logos. Si je n'ai pas rêvé depuis plusieurs nuits, j'ai donc accumulé un paquet de choses qui sont là, en attente d'une écriture. Est-ce que l'écriture n'est pas cela: ce qui permet d'installer ce que le rêve a été impuissant à réaliser?

Vers l'âge de 4 ou 5 ans, alors que j'étais en classe, à l'école maternelle, l'école Lamartine, la maîtresse demande à tous les enfants qui étaient là de prendre un papier et de dessiner la pluie. A ce moment là j'ai découvert quelque chose, mais je ne sais quoi. J'ai prétendu dans ma thèse (1991) (pas explicitement) que c'était l'origine de ma question, celle qui me guide dans ma vie: comment peut-on dessiner la pluie? Mais toujours cette chose qui m'échappe. Comme psychanalyste, je vois bien qu'il y a quelque chose à saisir chez les autres. Mais là aussi, au moment de saisir cette chose, elle s'écoule entre mes doigts. En fait je ne me résous pas à accepter que la seule

réalité que nous puissions trouver soit dans la fulgurance d'une parole. Sans doute l'esprit de l'escalier qui m'habite est-il à l'origine de ce doute ou de ce refus.

Je puis dire sans mentir que je cherche une réponse à ma question depuis plus de quarante ans. Je devrais maintenant en savoir un bout sur tout ça, et pourtant je n'ai jamais eu l'occasion de faire le point. J'écris des morceaux, des lambeaux autour de ma question. Mais je ne suis jamais allé à son coeur. Aujourd'hui peut-être? Il faut que je me laisse aller. C'est-à-dire oublier ce que je sais d'organisé au profit des sédimentations qui restent en moi (mon "tonal").

Ce jour-là, donc, assis près d'un escalier en bois (c'est étrange, car je ne vois pas où pouvait mener cet escalier - sauf si c'est un esprit!) dans une très grande salle de classe (maintenant elle m'apparaît réellement immense, mais il est peu probable qu'il en ait été ainsi), la maîtresse (son visage m'échappe complètement, j'ai l'impression qu'elle est jeune) me demande (je ne sais si elle a formulé la même demande aux autres; c'est probable) de dessiner la pluie (était-ce bien la formule? je n'en sais rien; pleuvait-il ce jour-là? c'est possible, j'ai même l'impression qu'il en était ainsi. J'avais peut-être la pluie sous les yeux, devant moi - tiens, là j'ai une étrange impression: j'ai l'impression d'être le dos tourné à la porte d'entrée, mais d'être face à elle en observant la pluie qui tombe). J'ai sans doute tenté de le faire, mais je me suis rendu compte que la pluie a la particularité de laisser visibles les images, alors que les traits au crayon cachent le support. Il me semble que c'est ce qui me fait hésiter. Mais ce n'est pas seulement cette particularité. En fait la pluie est translucide, ou plutôt chaque goutte de pluie - puisque le problème se posait d'abord comme ça, de manière quasi-analytique - est translucide. La pluie, dans son ensemble - mais il me semble maintenant que je n'ai pas songé un seul instant à la considérer globalement - est transparente. J'ai peut-être songé alors à faire une voile gris, peut-être même des petits points de crayon afin d'alléger au maximum la présence du trait. Mais je me suis heurté à quelque chose de plus grave, dont je suis incapable de rendre compte. Quoique le trait soit là pour me faire comprendre qu'il est au coeur de la question.

(Je suis en train de voir que cette question du trait est récurrente dans mes pensées. Depuis quelques années j'écris des choses pas possibles sur l'inscription des traits et la logique de cette inscription (1990). J'ai jamais vraiment compris ce que je disais, tout en sachant que j'étais en présence d'un élément fondamental. Mon truc est le suivant: un trait, en somme, ne signifie rien, ne représente rien. Imaginons un trait tracé sur de la poussière, un trait indécomposable, je veux dire par là tel qu'aucune analyse ne

permettrait de le décomposer en plusieurs traits qui, dès lors pourraient être mis en rapports et livrer une signification. Le hasard aurait pu parfaitement présider à la constitution de ce trait. Comme trait il se détache sur un fond, on peut donc bien le remarquer, mais il est proprement insensé. Il est bien entendu que je ne parle pas ici de trace, qui est un trait décomposable. C'est difficile à imaginer un trait indécomposable, pourtant il faut bien en arriver là. Si un autre trait survient, tout peut commencer. Imaginons ainsi deux traits, chacun d'eux indécomposable. Pris ensemble, ils établissent un rapport. Peu importe maintenant la nature du rapport. Ces deux traits forment un trait décomposable: chacun des deux étant dans une relation fondamentale - qui s'avère fondamentale - d'appartenance, relation complexe s'il en est, multiforme, ouverte. A partir de là, je ne suis pas encore prêt à aller plus loin. Premiers jalons.)

Vers cette époque, une sensation trouble, sans doute la première occurrence de mes angoisses. Dans un terrain vague à côté de l'école, on joue au jeu du mouchoir. Je ne suis pas à l'aise. Je crois que je n'ai jamais aimé les jeux collectifs depuis ce temps. Une chanson, peut-être, que l'on chantait en jouant à ce jeu: "Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés...". La première fois que j'ai écrit quelque chose, c'était sur la castration et la représentation, en 83. C'était assez gonflé de ma part, et, en plus, j'en suis pas mécontent. Il me vient à l'idée que ce jour de pluie a dû être funeste: je n'étais pas comme les autres puisque je ne savais pas dessiner la pluie. Il me semble que mes copains avaient, eux, réussi à la faire. Je me pose trop de questions. Voilà un truc qui me caractérise depuis l'âge tendre: "Michel, il se pose toujours des questions". J'avais échoué, le doute commençait, il ne m'a plus quitté. Bien entendu, depuis, j'ai appris à le faire tenir tranquille, à ne pas m'envahir. J'ai appris à le guider, le rendre utile, à écrire des trucs grâce à lui, parler longuement en public (j'adore ça). "Un doute sur quoi? Sur les choses de la foi et de la providence" (Claudel - Paul. Encore un drôle de phénomène, ces phrases qui reviennent comme ça. Cette phrase est idiote - enfin, en ce qui me concerne. On ne peut douter de ce qu'on ne connaît pas. J'ai une autre phrase, symbole et résumé de mes années de lycée: "La larve trochophore des annélides polychètes ressemble à la larve véligère des mollusques lamellibranches"). Au fond je ne sais pas. Bêtement, je dirais, un doute sur moi. Mais je sais pas trop ce que ça veut dire. Poser les questions, ça fait bouger les réponses préalables. Je passe ma vie à faire bouger les réponses. L'autre jour, mon amie Charlette m'a fait remarquer que je prenais toujours les choses *a contrario*. Bon, elle l'a pas dit comme ça, mais c'était ainsi qu'elle le voyait. Je m'en suis sorti par une phrase gentille pour moi: "Je me méfie des évidences". C'est pas tout à fait ça.

Ça devait arriver, je suis hanté maintenant par le terme "ça". J'ai l'impression que je ne pourrais pas me passer de l'employer à chaque phrase. Vers mes 14 ans, je me souviens avoir vécu ça (!) avec le mot "moi". Dans les discussions avec les copains, toujours ce "moi" qui revenait... malgré moi. Je n'en pouvais plus. Plus je parlais, plus ce "moi" m'envahissait. Je me détestais. Qu'est-ce que ça signifie?

Dans un de mes articles j'écris que le "ça" est lié à la fonction dénotative (1989). C'est assez audacieux d'aborder le "ça" auquel tant de gens ont réfléchi et de dire "c'est lié à la fonction dénotative". Personne ne l'a jamais dit sous cette forme. Je dois dire que tout le monde s'en est bien foutu: je n'ai reçu aucun avis de quiconque sur cette proposition audacieuse. C'est bien fait pour "moi".

"Ça" veut dire "quelque chose". Tiens, je retrouve là ma longue parenthèse de tout à l'heure concernant les traits. Dès qu'il y a deux traits "ça" peut vouloir dire "quelque chose". Je retrouve maintenant le lien entre la fonction dénotative et l'habitude. Dans ma thèse, j'avais prétendu que le caractère de l'inconscient était d'être une habitude (au sens philosophique du terme, une manière d'être là dans l'évolution). La fonction dénotative est une habitude. Ce jour-là, dans cette salle de classe, j'ai appris que la fonction dénotative était une habitude. Et cette habitude, je ne l'avais pas en ce qui concerne la représentation de la pluie. Etrange journée.

Devrais-je renoncer à cette idée suivant laquelle la psychanalyse trouve ses fondements dans la sémiotique? *A priori*, rien ne s'oppose à ce rôle fondamental de la sémiotique: la "psychique" (je crois qu'il faudrait maintenant se décider enfin à fabriquer ce terme) trouve ses outils dans la physique, dans la sémiotique, dans la phénoménologie (la phanéroscopie) et la mathématique. En fait, la question de mes 18 ans était mal posée (bien moins sincère que celle concernant la pluie). Depuis, j'ai pu penser que les mathématiques étaient premières. Vieille histoire: Platon, "Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre". Mais de la (mal) poser m'a permis d'avoir à inventer de nouvelles réponses pour de futures questions. Pour le physicien, le trait est une lettre des mathématiques. Cette évidence aurait déjà dû m'apparaître lors d'un cours de physique (je crois que c'était le cours d'optique, en licence, d'une vieille sorcière aux cheveux gris, laide à en faire peur. Sa voix était la plus belle chose qui se puisse entendre. Je fermais les yeux.) où s'inscrivaient au tableau les formules de Maxwell (les yeux s'entrouvrent). Ce jour-là j'aurais dû comprendre; d'ailleurs, peut-être est-ce ce jour-là que j'ai vraiment compris ce que je dis maintenant (car il n'est pas nécessaire qu'une question soit formulée, ni même qu'elle le soit sous forme interrogative. Un constat tacite peut bien être une question; une

formule peut être une question: "Tel est pris qui croyait prendre" est une question sédimentée).

La psychique expérimentale considère comme un donné la continuité de l'homme et de l'animal. Vieille histoire là aussi, sauf qu'il s'agit d'une révolution par rapport aux anciens modes de pensée. Aristote, Platon font grand cas du fait que "tout homme et un animal" (et pas le contraire), que l'homme est un animal pensant. L'étymologie du terme anglais "man" est aussi révélatrice de ce point de vue ancien: "man" dérive d'un terme anglo-saxon qui signifie "qui pense". Ainsi la caractéristique de l'homme *qua* animal est ce "qui pense". C'est un trait. Un trait premier. Il en faut un autre pour engager la fonction dénotative: ce trait ne se suffit pas à lui-même. D'où cette forte idée du "je", comme trait second. "Je, pense", voilà les deux traits engageant ce rapport d'appartenance, "je" et "qui pense" appartiennent chacun à sa manière à cette concaténation des deux traits.

(En écrivant cela je viens d'imaginer qu'en fait les traductions constituent des rencontres forcées de deux histoires: des malentendus, pour parler clair. On sait que le latin "homo" dérive d'une racine signifiant "né de la terre", de l'humus. Quel malentendu de traduire "homme" et "man" l'un par l'autre. Sauf à considérer l'évidence d'un objet "homme" sur lequel l'univers entier puisse s'entendre, il y a peu de chance de pouvoir trouver un point de jonction autre que de circonstance entre ces deux termes.)

Or l'existence même de ces traits instaurent une discontinuité dès lors que l'on veut penser le psychique. (C'est sans doute là une erreur de méthode de la psychologie expérimentale. Erreur symétrique en ce qui concerne les sciences dites "cognitives".) Considérer la nature de ces rapports d'appartenance ne saurait se faire uniquement sur ces deux termes, il y faut une réflexion sémiotique approfondie, plus générale.

L'autre jour, je pensais avoir retrouvé l'angoisse du saut dans le langage. Impossible de me souvenir de ce qu'il y avait "avant". Seul le moment du saut m'était restitué. C'était très étrange et très angoissant. Une décision brutale, prise par je ne sais qui: et tout à coup je me constitue. *That is the question*: Lorsque Apulée (1975) écrit les *Métamorphoses*, c'est, bien entendu, à la suite d'une longue lignée d'écrivains de la métamorphose. Mais au fait, l'âne Lucius est toujours Lucius, même comme âne. C'est l'idée même, le concept de sujet: ce qui est jeté dessous. Le sujet est jeté sous ce qui peut se métamorphoser. C'est à la Renaissance qu'arrive le "moi", fixant une unité dans la diversité des métamorphoses. Mais ça ne résout pas tant de choses que ça. Le "moi" se contente de conceptualiser la sédimentation des métamorphoses. Car Lucius retrouvant sa forme première "a été" un âne. Voilà le "moi" (j'imaginais en lisant Ovide (1985) - toujours

les métamorphoses - que la théorie du moi commençait là où se terminait l'histoire de Narcisse. Quelle erreur de s'appuyer sur Narcisse, bardé d'une théorie du "moi". Narcisse est éperdument amoureux de l'objet que l'image liquide lui présente, et non de l'image elle-même. C'est d'ailleurs bien ainsi que le présente Freud dans sa théorie du narcissisme. A ce propos, Freud s'appelait en réalité "Sigismund". Il a évacué le "is" de son nom. Lorsqu'il a fondé sa théorie du narcissisme, préoccupé de la simplicité du langage, il trouvait que le terme "narcizismus" était trop lourd - c'est Jones qui le rapporte (1975). Il proposait "narcizmus". ? . *That "is", the question*). La question du sujet est encore autre: il y a toujours du "jeté dessous". Mais on ne peut y accéder que par autre chose: la représentation. C'est l'histoire du signifiant de Lacan. "Il n'y a pas de sujet-en-soi". Tiens, au fait, pourquoi ne l'a-t-il pas dit? Qu'est-ce qui l'en empêchait? Evidemment, si le sujet est divisé, il ne saurait y avoir de "sujet-en-soi". L'intérêt de la théorie du moi de la Renaissance est d'avoir rendue pensable la division du sujet. Dans les métamorphoses, ce qui se métamorphose a un caractère d'altérité divine. C'est cette altérité que récupère la théorie du moi au profit du..."moi". Mais une division s'introduit entre le "moi" (ce qui jusqu'alors se métamorphosait) et le sujet (toujours aussi "jeté dessous"). Il "suffira" à Freud d'opérer les distinctions nécessaires à l'intérieur du moi (là il faut faire attention: il n'y a pas chez Freud de distinction entre le "moi" et le "je" - problème de la langue allemande. C'est la lecture attentive de Lacan qui a mis le mieux en lumière cette distinction conceptuelle sinon nominale: le rasoir d'Ockham a divisé au lieu de réduire!).

La question est donc la suivante: quel était le statut du langage avant sa première utilisation? A mon sens il était simplement possible. Mais d'être une possibilité ne le rendait pas moins réel, la preuve étant son utilisation subséquente. Le pur hasard ne saurait rendre compte de l'utilisation si à propos des termes en question. Mais l'entrée dans l'actualité de ce qui n'était jusqu'alors que possible doit être pensée comme un authentique cataclysme. Le possible n'a plus la même couleur: en devenant actuel, le langage se présente sous une autre forme, acquiert de nouvelles fonctions, et, au premier chef, la fonction dénotative. Je prétendrais donc que la constitution du "ça" comme fonction dénotative se fait lors du premier exercice en situation de l'action verbale. Dès lors tout ce qui, de l'opération du langage, n'était que possible devient à la fois objet, source et aspiration de l'exercice de la parole: objet pensable, source d'inspiration, aspiration à l'ancienne paix.

Lorsqu'à 4 ou 5 ans se présente à moi la nécessité de représenter la pluie, la peur d'une nouvelle expérience de représentation ressurgit. Mais cette fois-ci, comme l'indique Marx, comme une farce. Car, et ce sera ma

conclusion, la maîtresse eut vite fait de me montrer comment, avec une règle et un crayon, des traits parallèles suffisaient bien à ce que j'imaginai être une lourde tâche. Béni soit-elle d'avoir été si maladroite.

Un pas déductif: le "ça" en sémiotique

La "fantaisie abductive" que je viens de produire est-elle singulière? C'est-à-dire est-elle une pure expérience individuelle ou bien a-t-elle un caractère d'universalité? Ces questions ne sont pas sans intérêt si l'on suppose qu'à l'origine de toute création - si l'on veut bien considérer cette "fantaisie" comme une création - ce mécanisme abductif, traduisant la familiarité avec le champ concerné, est à l'oeuvre. L'expression verbale qui est établie amène déjà l'ensemble des éléments produits dans la sphère langagière, donc procède d'une certaine généralité. Reste à inscrire ces éléments dans les champs théoriques dont ils semblent participer. C'est ce que j'appelle ici le "pas déductif" (jouant, comme il se doit, sur l'ambiguïté du terme 'pas' qui permet de restituer à la fois l'avancée théorique et la dette abductive).

Mais là encore la déduction se présente à nous sous ses deux aspects, objectal et processuel, en ce sens qu'elle tire sa force de conviction d'un travail de sédimentation (l'habitude), mais de sédimentation générale. Expliquons-nous.

La déduction

La déduction peut être clairement et formellement délimitée dans le cadre des arguments, qui sont une classe de signes. Mais son caractère opératoire, ce que j'appelle sa force de conviction, ne tient pas à sa forme: cette dernière permet bien plutôt de repérer la déduction comme argument. Elle tient à la sédimentation d'habitudes "générales". Dans certaines conditions, lorsque la patte d'une grenouille quelconque est soumise à une impulsion électrique, elle est agitée d'un brusque mouvement. Ce que signifie cette "expérience" sinon qu'elle s'impose à la patte de grenouille avec la même force de conviction que s'applique à la pensée un raisonnement déductif. Nous ne parlons pas ici de l'établissement de la règle selon laquelle "toute patte de grenouille soumise, dans certaines conditions, à une impulsion électrique se met en mouvement", mais du fait général dans son articulation de fait. Il est l'analogue factuel de la déduction. Soit, en renversant les

choses, la déduction est, dans son fond, une sorte de réflexe (même si ce réflexe est parfois ô combien élaboré!).

Une preuve de ce qui est avancé ici peut être trouvée dans les mécanismes déductifs à l'oeuvre dans la logique des machines. La logique déductive tend à être bulbaire! Ainsi, presque paradoxalement, les capacités déductives des machines logiques tend à prouver que la déduction n'est rien d'autre en son fond qu'une habitude générale. En somme, elle ne trouverait pas en elle-même les moyens de sa propre transformation. On sait depuis Peirce que lui sont étroitement liées abduction et induction.

"Tout homme est mortel, or Socrate est un homme, donc Socrate est mortel". Le système transitif d'inclusions "mortel \square homme \square Socrate" est une sédimentation d'habitudes, et c'est en cela que la déduction nous convainc. Toute modification apportée à l'un des trois termes devra respecter l'habitude. Ainsi, ce que j'appelle le "pas déductif" devra-t-il être conçu comme une intégration à des ensembles théoriques sédimentés, de même que le système "mortel \square homme \square Dupond" reste convainquant malgré la modification apportée. On comprend alors que l'intégration des abductions va toujours concerner quelque chose de plus fondamental que la théorie qui lui a servie d'humus. Ce en quoi les abductions forcent les théories à se présenter à nous sous un angle toujours plus fondamental. C'est en cela que nous divergeons quelque peu de la problématique de Norma Tasca sur les "rapprochements conceptuels" entre psychanalyse et sémiotique (1991). Les abductions produites, si l'on peut dire, par ces rapprochements forcent les théories à ressaisir les croyances fondatrices qui les supportent (ou, bien mieux, qui les couvrent!).

Ceci pourrait être une indication sur l'accès aux fantasmes dans une psychanalyse. Obligé d'intégrer au tout (que l'on suppose à chaque instant relativement cohérent) d'une théorie implicite les idées incidentes (*einfall*) qui en dérangent - précisément - le caractère implicite, l'analysant va devoir aller jusqu'à produire ces sortes d'axiomes que sont les fantasmes.

Déduction et obsistence

La question la plus difficile à traiter est celle des liens entre le caractère général des éléments présents dans la déduction et ce que j'ai appelé la sédimentation d'habitudes - que l'on doit pouvoir supposer comme quasiment organique. Il semble que Peirce aborde cette question à l'aide de sa spirale et des "éthers d'éthers..." au cours de l'année 1902. On trouve des références à celle-ci dans les *Collected Papers* en 8.274, 7.370, 8.122n19, et 1.276.

Dans le 8.274 daté du 12 juin 1902, (Le 8.122 (note 19) est une lettre à Royce du 27 mai 1902 où le même sujet est traité et le 1.276 est de *Minute Logic* de 1902, ainsi que le 7.370.) il considère la spirale plane dont l'équation en coordonnées polaires est

$$r^2 - 4r + 3 / r - 2 = C\phi$$

Cette courbe commence à $r = 1$ et se développe vers l'extérieur jusqu'à $r = 2$, faisant une série de révolutions infinie avant d'atteindre $r = 2$. Puis, dans un mouvement inverse, se développe hors de $r = 2$ en une infinité de révolutions entre $r = 2$ et $r = 2 + \phi$, aussi petit que soit ϕ . Enfin elle finit abruptement à $r = 3$.

Il met en scène cette spirale dans ce que nous appelons l'anecdote du chien (citée dans 7.369 sq.). Il nous demande de l'imaginer en train d'écrire, assis à sa table de travail. Une porte de son bureau donne vers l'extérieur. Son chien arrive et le touche de son nez, ce qui signifie qu'il veut sortir. Peirce se lève automatiquement, hésite... - au dehors, un jardin fraîchement aménagé est interdit au chien: il est hors de question pour lui de surveiller l'animal; toutefois son épouse n'est pas loin: elle pourra donc éloigner le chien du jardin - ...et ouvre la porte au chien: il le laisse sortir, referme la porte et retourne à son travail.

Supposons, nous dit-il, que lorsque le nez du chien me touche, il émet des ondes dans la matière de mon corps. Une partie du mouvement est transformée en chaleur - qui est un mouvement de molécules, d'atomes et de corpuscules de cette matière. Mais ces atomes sont réellement des tourbillons dans un éther, induisant des vibrations de cet éther se propageant à la vitesse de la lumière. Supposons que cet éther ne soit pas dépourvu de viscosité, ce qui induit des vibrations des atomes propres constituant l'éther. Or ceux-ci sont des tourbillons de l'éther de l'éther, qui induisent des vibrations dans cet éther, à une vitesse aussi grande par rapport à celle de la lumière que celle-ci l'était par rapport à celle du son. Mais cet éther d'éther est visqueux, et une partie de ces vibrations va être convertie de la même manière. Si nous supposons une série sans fin d'éthers sous ces éthers, la vitesse des ondes propagées augmentant, la série entière des transformations pourra être exécutée en une fraction de seconde. Tout ce mouvement est dynamique: l'esprit n'aura rien à faire avec lui.

Supposons maintenant que le vecteur radial, donné par le couple (r, ϕ) , mesure le temps commençant à la limite externe, au moment où le nez du chien touche Peirce. Le mouvement est alors rétrograde vers l'intérieur. Supposons que chaque tour de la spirale représente la transformation d'un éther au suivant. A la fin de la période de temps représentée par une unité de rayon, cette série de transformations sera complète.

Supposons alors que la série intérieure des révolutions de la spirale - qui, au lieu d'être sans fin, est sans commencement, mais pas en terme de temps - représente des opérations gouvernées exclusivement par la causation finale, et donc purement mentales. Supposons encore que, bien que mentales, elles ne sont pas notablement conscientes, du moins jusqu'à l'approche de l'extrême limite centrale de la spirale. Dans cette seconde série de révolutions l'esprit agit rationnellement, dans la mesure où des actions inconscientes, donc acritiques, peuvent être appelées ainsi. Au bout du compte, à l'extrémité interne de la spirale, arrive ma volonté d'ouvrir la porte au chien.

Une autre manière de présenter la chose, en un climax rhétorique: si le chien doit être dehors, la porte doit être ouverte; si la porte doit être ouverte, je dois l'ouvrir. Mais si je dois l'ouvrir, je dois aller à elle; si je dois aller à elle, je dois marcher; si je dois marcher, je dois être debout; si je dois être debout, je dois me lever; si je dois me lever, je ferais mieux de laisser mon stylo. Ici la conscience s'efface. Mais il doit y avoir une série infinie de telles rationalisations si seulement l'esprit agit rationnellement. N'importe lequel des instants après lequel le travail de l'esprit s'est opéré, et à cet instant, une série infinie de transformations dynamiques se produiront qui se termineront par le fait que la porte est ouverte.

Indépendamment de la réalité de l'hypothèse concernant les "éthers d'éthers", il nous est présenté ici un modèle de ce que peut être le rapport de "conjonction par limites" entre la catégorie troisième de la pensée transuasive et la catégorie seconde de la "phusis" obsistante. Sans être une preuve, c'est une possibilité originale, et c'est comme telle qu'elle nous intéresse.

Incompossibilité, exhaustivité, contradiction

Il y a en fait deux logiques à quoi obéissent ce qu'il nous faut bien appeler les sujets de propositions lorsqu'ils se présentent à nous directement comme objets de signes. La première est celle du vague, l'autre, du général. Il faudrait en quelques mots expliquer en quoi ces deux logiques nous intéressent ici, non sans omettre de signaler que Jean Oury (1991) a déjà largement insisté sur l'importance de ces deux logiques dans le champ psychanalytique.

Un type de détermination intervient dans la sémiologie, celle de l'interprétant par l'objet à travers le signe. Ces deux types de déterminations sont repris et analysés par Peirce dans le *Manuscrit 612* (daté de Novembre 1908) dont nous extrayons les passages suivants (par morceaux; l'ensemble

de cette partie du manuscrit est cité dans Balat 1991) que nous tenterons d'illustrer par un exemple.

Analyse de la première partie

Les deux notions présentées dans le début de ce texte sont l'"impossibilité" et l'"exhaustivité". Elles concernent les couples de prédicats. Par définition les prédicats sont affectés à des sujets: nous appellerons "a" et "b" les prédicats et "S" le sujet auquel ils sont affectés.

On sait que, contrairement à celle d'Aristote, la logique de Peirce n'est pas une logique de l'existant, c'est-à-dire qu'un sujet peut revêtir les trois modes d'être que sont l'"originalité", l'"obsistence" et la "transuasion" (parfois appelés, respectivement, priméité, secondéité, tiercéité). Dans la mesure où les définitions sont logiques, ce qui est le cas dans ce texte, Peirce va caractériser autrement les trois modes d'appartenance en "possibles", "actuels" et "généraux", correspondant respectivement aux trois modes d'être indiqués plus haut. Dès lors la définition de l'impossibilité, comme celle de l'exhaustivité, va devoir être précisée suivant la nature des sujets auquel les prédicats a et b sont affectés.

L'impossibilité: a et b seront dits impossibles si,

ils ne peuvent être possédés tous les deux que par quelque chose dont l'être consiste en une simple possibilité et ne peuvent pas être actuellement réalisés sans quelque restriction, alors que ce qui se produit actuellement séparément, de même que ce qui est Général, i.e. qui permet quelque latitude dans son actualisation peut au plus ne posséder que l'un de ces caractères.

Donc:

- si S est un possible et a et b impossibles, alors on peut prédiquer à la fois a et b à S.

- si S est un actuel ou un général, on peut au plus prédiquer l'un des deux.

Ce que nous résumerons dans le tableau suivant:

S	a et b Impossibles
possible	indifférent
actuel	1 au plus
général	1 au plus

L'exhaustivité: a et b seront dits exhaustifs si,

seul ce dont l'être consiste en quelque chose de Général peut ne pas posséder l'un ou l'autre d'entre eux, et ce qui est soit Actuel soit simplement Possible doit en posséder un.

Donc:

- si S est un général et a et b exhaustifs, S peut ne posséder ni a ni b.
- si S est actuel ou possible, il doit posséder au moins l'un d'entre eux.

Ce que nous résumerons dans le tableau suivant:

S	a et b Exhaustifs
possible	1 au moins
actuel	1 au moins
général	indifférent

Dès lors, si a et b sont à la fois impossible et exhaustif (i.e. ils sont dits "contradictaires»):

S	a et b Incomp.	a et b Exhaust.	a et b In. et Ex.
possible	indifférent	1 au moins	1 au moins
actuel	1 au plus	1 au moins	1 exactement
général	1 au plus	indifférent	1 au plus

Exemples:

Soit comme sujet "la pluie" dans trois de ses manifestations: comme possible dans "il peut pleuvoir" (on peut toujours l'imaginer), comme actuelle dans "il a plu" (hier, par exemple) et comme général dans "il pleuvra" (quand, je ne le sais encore). Prenons alors, dans un premier temps, a = froid et b = chaud.

La pluie	a = froid, b = chaud
Il peut pleuvoir	les deux
Il a plu	0 ou 1
Il pleuvra	0 ou 1

On voit donc que a et b sont *impossibles*. Ces deux caractères ne sont *pas exhaustifs* (dans la mesure où la pluie peut être tiède). La ligne correspondant à "il peut pleuvoir" nous indique "les deux" car il faut bien que les deux caractères soient prédiqués à la fois à la pluie pour que, réalisée dans une pluie particulière, elle puisse revêtir l'un des deux caractères.

Si maintenant nous prenons a = froid et b = non-froid, le tableau deviendra:

La pluie	a=froid, b = non-froid
Il peut pleuvoir	les deux
Il a plu	1

Il pleuvra	0 ou 1
------------	--------

On voit qu'alors froid et non-froid sont bien *contradictaires*. En passant, nous sommes confrontés à plusieurs possibilités:

- si S est possible et a et b contradictoires, et si S a effectivement les deux caractères (comme dans le cas froid-non-froid), on dira que S est indéfini par rapport aux deux caractères

- si S est général et a et b contradictoires, et si S possède à la fois les deux caractères on dira que S est indéterminé par rapport à ces deux caractères.

Cela étant le cas, n'importe quel Sujet Général, un Sujet étant tout ce concernant quoi on peut faire ou proposer une assertion, s'il ne possède aucun de ces deux caractères on dit qu'il est Indéterminé par rapport à eux, tandis que s'il en possède un mais pas les deux, on dit qu'il est Déterminé sous ce rapport. Si une simple Possibilité possède les deux caractères, on dit qu'elle est Indéfinie par rapport à eux.

Analyse de la deuxième partie.

Les prédicats, ici, ce sont l, m et n tels qu'ils sont inhérents (ou prédicables) aux différents sujets, respectivement L, M et N. Imaginons derrière ces lettres générales le signe, où M serait l'objet O, L le representamen R, et N l'interprétant I. Dès lors m, l, et n seraient les différentes formes que "revêtiraient" respectivement l'objet, le representamen et l'interprétant. Les conditions sont

1°, que L possède le caractère l,

2°, que l'état de choses existant est d'une telle sorte que tous les états de choses plus spécifiques en lesquels L devrait posséder le caractère l, serait un état de choses dans lequel N posséderait le caractère n,

3°, que l'état de choses actuel est tel que toutes les fois que la seconde condition ne serait pas remplie N ne serait pas n,

4°, que l'état de choses actuel est tel que toutes les fois que la troisième condition serait remplie, l'être m de M entraînerait l'être l de L,

et 5° que l'état de choses actuel est tel que si la quatrième condition n'était pas remplie l'être m de M n'entraînerait pas l'être l de L,

dans n'importe lequel de ces trois cas et dans aucun autre je ne dirai que N est déterminé en accord avec l'être m de M.

Nous pourrions illustrer cela à l'aide d'un exemple. Imaginons la situation suivante: une forêt - prenons celle de Bondy, où, suivant le dicton, "derrière

chaque arbre se cache un bandit" -, un passant, un arbre - donc un bandit -, un énoncé: "la bourse ou la vie". Le caractère n du passant N est de sacrifier sa bourse et/ou sa vie, celui, m, du brigand M est de vouloir la bourse et de pouvoir ôter la vie, celui, l, de l'assertion "la bourse ou la vie", L, est d'être un énoncé en situation.

1° L possède le caractère l

1)- L a le caractère l, autrement dit, ce n'est pas une simple proposition, mais un signe engagé dans une sémiotique actuelle, une proposition assertée, avec ses caractéristiques d'assertion de proposition, dont nous avons donné les grands traits. Nous retrouvons ici la primauté du representamen («premier sujet d'une relation triadique authentique»): quelles que soient les conditions qui vont suivre, elles auront toutes partie liée au representamen, sans lui, pas de signe.

2° l'état de choses existant est d'une telle sorte que tous les états de choses plus spécifiques en lesquels L devrait posséder le caractère l, serait un état de choses dans lequel N posséderait le caractère n

2a)- Toute spécification de cet état de choses aboutirait au même résultat: à tout énoncé L correspondrait la perte évoquée pour le passant. Ici se pose un problème: que signifie "état de chose plus spécifique"? C'est, à notre sens, une des clés de la sémiotique peircienne. Un representamen n'est tel que d'être répétable, autrement dit il doit pouvoir fonctionner comme representamen dans diverses "occurrences" (ce dernier terme est mis entre guillemets dans la mesure où le representamen peut se présenter à nous comme un pur possible), ou, mieux, dans divers "états de choses". Un representamen est un "déjà-là", à condition de ne pas donner à "déjà" ni à "là" plus d'actualité qu'il n'est nécessaire: il est "déjà-là" comme possible! La spécification d'un "état de choses" n'est autre que le fait que l'état de choses de départ peut être plus déterminé encore dans sa généralité (car n'oublions pas que nous sommes ici dans le monde des signes, c'est-à-dire celui d'une certaine généralité). Si ces déterminations supplémentaires devaient laisser le caractère l à L, nous dit Peirce, alors N posséderait encore le caractère n.

Cette condition exprime donc le "fait" suivant: aussi loin que la phrase est prononcée dans les conditions indiquées - ou dans des conditions plus spécifiques - le passant perd la bourse ou (*vel*) la vie. Notons que cette condition, qui est la deuxième dans l'ordre, concerne les rapports du representamen et de l'interprétant (ici, probablement, le caractère dynamique de l'interprétant), ce qui nous indique que les conditions "suivent" l'évolution de la sémiotique, qui est R premier, I, second et O, troisième.

3° l'état de choses actuel est tel que toutes les fois que la seconde condition ne serait pas remplie N ne serait pas n

2b)- S'il n'en était pas ainsi, alors il est clair que le passant ne souffrirait pas ce qu'il souffre. En effet, la situation acquiert son plein poids de ce que le passant par coïncidence ne perd pas sa bourse à ce moment-là ni ne tombe victime d'un mal naturel.

C'est un codicille affecté à la condition 2a. En fait, il s'agit pour Peirce de ne pas utiliser la notion d'"implication", qui est une notion de logique, mais de la décrire dans la situation de la sémiologie. Dire que la seconde condition n'est pas remplie signifie qu'il y aurait un état de choses plus déterminé dans lequel L posséderait le caractère l et dans lequel N ne posséderait pas le caractère n. La condition 3° nous dit qu'alors N ne serait pas n (dans la situation primitive, actuelle, bien entendu). C'est une condition de "futur". Nous retrouvons là le caractère futur de l'interprétant que ne doit pas nous masquer les traits actuels qu'il possède comme interprétant dynamique.

4° l'état de choses actuel est tel que toutes les fois que la troisième condition serait remplie, l'être m de M entraînerait l'être l de L

3a)- De plus, il faut penser que l'énoncé est produit non pas comme au théâtre l'est une répétition, mais qu'il a été provoqué par la volonté qu'a le brigand de posséder effectivement la bourse du passant, liée à la faculté qu'il s'attribue de lui ôter éventuellement la vie.

En bon logicien, Peirce nous fait comprendre que la troisième condition présuppose les deux autres: si la troisième condition est remplie, alors, ou bien la seconde condition est remplie ou elle ne l'est pas. Si elle est remplie, L,l et N,n se présentent ensemble dans les états de choses éventuellement plus déterminés que l'état actuel. Si elle ne l'est pas, alors N n'est pas n (puisque la troisième l'est). Quant à la première, si elle n'est pas remplie, alors la deuxième condition tombe et N n'est pas n, si elle est remplie; alors N est n. Mais quelle que soit la suite donnée à l'histoire, c'est-à-dire, l'interprétation effective qui en est faite, il nous faut bien supposer que "quelque chose" a entraîné la production de L,l. En somme il y a "de" l'objet (qui est un sujet M possédant un caractère m). Le verbe "entraîne" est la traduction du terme anglais "*entail*" dont la décomposition fait apparaître l'idée de "mettre à la queue, à la suite". Dans son utilisation métaphorique (c'est-à-dire, par sédimentation, dans sa signification usuelle), il équivaut à "implique". Mais il semble que Peirce, dans tout ce texte, évite de présupposer la connaissance de l'opération logique de l'implication, ce qui explique les grandes précautions qu'il prend dans la définition de ses conditions. En somme M,m inclut dans sa succession L,l car "ce qui est premier pour nous ne l'est pas nécessairement dans le monde". Même si

l'objet est produit par la sémiose, il n'en est pas moins vrai qu'il l'est comme déterminant le representamen. Il est bien troisième dans le développement de la sémiose, comme objet connu, mais il est ce qu'il est en lui-même lorsqu'il est encore inconnu (mais, bien entendu pas "inconnaissable" puisque l'enquête sémiotique va nous permettre de le connaître). Cela signifie que l'objet que le representamen nous présente n'est pas l'objet immédiat (qui dépend du representamen et, donc, de l'interprétant), mais l'objet dynamique qui est ce qu'il est et que la sémiose constitue pour nous comme étant ce qui la détermine.

5° l'état de choses actuel est tel que si la quatrième condition n'était pas remplie l'être m de M n'entraînerait pas l'être l de L

3b)- Si, enfin, le brigand pouvait se contenter de "flinguer" le passant pour lui prendre la bourse, il n'aurait pas à produire l'énoncé en question: il nous faut donc supposer qu'il n'en est pas ainsi et que la situation évoquée doit comporter de la part du brigand le respect scrupuleux de la loi du plus fort.

Nouveau codicille. Si la quatrième condition n'est pas remplie, c'est qu'il y a un cas où la troisième est remplie - avec les conséquences que nous avons vues - sans que M,m entraîne L,l. Bien entendu, la négation porte du "entraîne" - et c'est pour cela que nous avons pris nos précautions concernant le verbe "entraîne" -, c'est-à-dire que M,m peut coexister avec L,l, mais sans qu'il y ait une idée de successivité. On voit bien ici à quel point cette idée de successivité est prégnante dans la position de l'objet dans la sémiose.

dans n'importe lequel de ces trois cas et dans aucun autre je ne dirai que N est déterminé en accord avec l'être m de M

Mais cette condition exprime le fait que la troisième condition ne peut être remplie sans que M,m entraîne L,l, ce qui exprime le lien indissoluble entre les trois composantes que sont L,l, M,m et N,n.

Logique du vague, logique du général

Nous voyons donc en action ici à la fois le caractère définitionnel du vague (appelé ici possible) et du général et de leur action dans le cadre de la sémiose. La détermination à travers le signe est une détermination interprétante: c'est la position de l'interprétant et la contrainte qui pèse sur lui, qui sont les objets spécifiques des deux logiques du vague et du général.

Si un signe est vague, l'interprétant est contraint à l'enquête sémiotique. S'il est général, la contrainte est atténuée: lui est substitué un choix. En somme, tout ce qui nous apparaît est toujours relativement déterminé, car il

y a toujours quelque actualité dans la perception (y compris dans le rêve). Mais ce qui nous apparaît peut être totalement déterminé (pure obsistence) ou partiellement indéterminé (général), entièrement défini (pure monade) ou partiellement indéfini (vague). Il est clair que la pure obsistence ou la pure possibilité sont des virtualités théoriques, des concepts-limites. Cela ne les rend pas inutiles si l'on considère, par exemple, les fruits du travail de Danielle Roulot sur la "secondéité pure" et la schizophrénie (1991). Nous considérerons ici qu'un sujet nous apparaîtra comme vague ou comme général.

Qu'il soit vague, et donc indéfini par rapport à certains prédicats, et nous avons à compléter la détermination ou la définition du sujet par l'enquête sémiotique. Qu'il soit général, et donc indéterminé par rapport à certains prédicats, et l'enquête s'arrête là, comme en attente d'une nouvelle impulsion. La logique du vague est la dynamique de la sémiose, celle du général, sa statique. Toute science combine à sa manière le vague et le général. Générale dans ses propositions, la physique - pour prendre un cas d'école - est vague dans ses développements. L'apparition d'une contradiction à travers un fait, une expérience, est la révélation d'éléments contradictoires possibles dans la théorie: c'est l'indice de son caractère vague. L'expérience de Michelson et Morley plaçait les physiciens devant une contradiction: la vitesse relative de la lumière émanant du soleil est $c \pm v$ et la vitesse relative de cette lumière est c . L'apparition de cette impossibilité des prédicats " $c \pm v$ " et " c " affectés *dans le cadre de la même théorie* à la vitesse de la lumière du soleil obligea les physiciens à mener l'enquête sur les fondements de leur science.

Ainsi peut-on dire que le possible nous apparaît dans sa pureté sous forme d'une contradiction (prédicats impossibles) affectant un sujet. La résolution de la contradiction ou de l'impossibilité est un des objets de l'enquête sémiotique dans les sciences. Et c'est bien ainsi que Freud nous présente l'hypothèse du "Ça".

Le Ça est vague

Nous pouvons maintenant nouer l'ensemble du propos autour de cette question du "ça".

1. Le modèle de la spirale de Peirce a pour effet de montrer comment, dans la continuité de la pensée se noue théoriquement l'élément obsistant. Aussi petit que soit son " \square ", il existe toujours des éléments de la pensée aussi proche que l'on veut de la détermination physique. Le processus qui permet de remonter vers cette détermination est infini: il laisse donc

toujours un reste dont la structure, nous indique Peirce, est à considérer comme rationnelle puisqu'on peut toujours rationnellement aller toujours un peu plus loin vers cette limite par définition inatteignable.

Envisager cette détermination physique comme celle d'un organisme permet de penser le ça dans son caractère pulsionnel. Rappelons en effet que Freud considérait toujours le concept de pulsion comme un concept limite entre soma et psyché. En quelque sorte tout ce qui du psychique, en deçà de ce "□", enveloppe le somatique apparaît bien comme une détermination des pensées futures.

2. Tout ce qui est posé "autour" de la limite somatique a le caractère d'une sédimentation d'habitudes, seule manière de penser en termes évolutionnaires le continuum somato-psychique. Ceci ne résout en rien le problème de la conscience, mais permet de penser en termes de rationalité (de "structure" dirait Lacan) cet humain enraciné dans l'humus qu'est le ça.

3. Première émergence par contact avec l'obstacle somatique, le ça se révèle bien comme le lieu où se forge la fonction habituellement appelée dénotative. Il est par lui-même l'indice le plus clair d'un effet de l'organisme sur la psyché.

4. Le ça est vague puisque tout ce qui apparaît dans la conscience se donne comme développement de ses effets, constituant les déterminations suivantes de ce qui était encore largement indéfini. La caractéristique essentielle du ça sur la plan catégoriel est sa possibilité. La généralité appartient à la conscience, le vague, au ça. Ceci ne signifie pas, bien entendu, que des éléments de la conscience ne soient vagues.

Vers une induction conclusive: placer le "ça" dans son rapport au "moi"

Ainsi le "ça" apparaît comme ce qui, jeté dessous, anime nos sémiotiques conscientes. Bien entendu, toujours présent au long de la chaîne sémiotique, il est toujours là, ne se contentant pas de donner son "erre" à la sémiotique. Dès lors, dans son insistance, dans l'unité qu'il impose à la sémiotique, il se présente comme le creuset où tout objet de signe vient se constituer, mais comme la conditions même d'une unité de ce que nous appellerons le "penser". Car nous savons avec Peirce que l'objet est l'invariant de la sémiotique conçue comme représentance d'objets. Avec le ça nous pouvons poser l'hypothèse, suivant ainsi Lacan après Freud, d'un sujet "de" l'inconscient, d'un sujet pulsionnel, toujours présent dans la sémiotique, constamment représenté par les représentations qui la constituent. La

formule de Lacan "un signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant" est la compréhension minimale et profonde de ce qu'il y a toujours du ça dans l'accès à ce que nous appelons le monde externe. Nous ne pouvons penser la sémiose sans ce "ça" qui donne la clé de ce que celle-ci a de dénotatif.

On peut comprendre alors en quoi le "moi" se distingue du sujet de l'inconscient. Sa position est liée au fait qu'il faut bien quelque image représentative de cette unité insistante du sujet de l'inconscient dans la sémiose. Élément représentatif, le moi, même s'il assume à l'évidence des fonctions vitales comme représentation, n'est pas au coeur du processus qui naît dans le ça: il n'en est qu'un épiphénomène. Assurant la permanence récurrente d'une unité problématique, le moi est, dans le monde des idées, de constitution récente. La théorie antique des métamorphoses n'est-elle pas là pour nous indiquer la dette qu'il a envers la représentation?

On sait que Lacan a produit une théorie du moi en mettant son origine au stade du miroir (Wallon après Freud!) et rendant ainsi tributaire sa constitution d'un autrui qui est la perception de l'image dans le miroir, comme aussi bien d'un autre proche de l'enfant (cf. la notion de "transitivisme"). Unité factice dès l'origine, le moi est bien la sédimentation de notre ignorance et de nos erreurs. Coupé, donc, de toute source somatique, le moi ne saurait être partie prenante de la fonction dénotative - du moins en tant que fonction. Accompagnant toutefois nos pensées, peut-être est-il au coeur de cette autre fonction fondamentale nommée par Peirce "fonction connotative". En tout état de cause, nous pouvons considérer que le moi occupe une place centrale dans la fonction iconique, alors que le ça se situe du côté de la fonction indiciaire. Car si la sémiose est sociale dans son essence, les éléments spatio-temporels auquel elle fait appel dans son actualité sont des éléments de la personne propre, dans sa vague singularité, dans son être-là, son obsistence. L'image qu'est fondamentalement le moi - plutôt les couches d'images qui le constituent - est la première sédimentation des expériences actuelles. Bien entendu, il nous faut mettre en perspective ces expériences, c'est-à-dire les considérer aussi comme des expériences sédimentées de l'espèce. C'est ainsi que Lacan, par exemple, faisait un rapprochement avec la fonction de leurre de l'image de l'autre dans le développement de l'espèce, citant le cas de maturations sexuelles nécessitant l'image (voire le leurre d'une image) de l'autre (1966).

Dès lors, sans être partie prenante directement de la fonction dénotative, on voit bien que le moi joue un rôle important dans cette fonction vitale qu'est la reproduction pour le développement de l'espèce. Il n'est pas possible, dans le cadre de cet article de pousser plus loin ces

développements. Mais il me semble avoir montré comment, à la suite du processus déductif indiqué plus haut, il y avait place pour ce que j'appelle ici une induction, c'est-à-dire, la vérification de la consistance de ce que les abductions avaient permis de mettre à jour et que les déductions permettaient d'intégrer à un cadre théorique formé.

Références

- Apulée (1975). *L'âne d'or ou les métamorphoses*. Paris: Gallimard.
- Balat, Michel (1989). "Logique du vague et psychanalyse" in *S*, 1(4). Vienne.
- (1990). "L'espace-temps du légisigne" in *Recherches sémiotiques/Semiotic Inquiries*. Quebec. (à paraître)
 - (1991). *Des fondements sémiotiques de la psychanalyse*. Paris: Méridiens-Klincksieck (à paraître).
- Freud, Sigmund (1966). *Essais de psychanalyse*. Paris: Payot.
- Jones, Ernest (1975). *La vie et l'oeuvre de Sigmund Freud*, t. 3. Paris: PUF.
- Lacan, Jacques (1966). *Écrits*. Paris: Seuil.
- Oury, Jean (1991). "Logique du vague et logique du fantasme" dans cet ouvrage.
- Ovide (1985). *Les métamorphoses*, t. 1. Paris: Les belles lettres.
- Peirce, Charles Sanders (1931, 1958) *Collected Papers*, Volumes I to VI edited by Charles Hartshorne and Paul Weiss and Volumes VII and VIII by Arthur W. Burks. Cambridge: Harvard University Press.
- Roulot, Danielle (1991). "Secondéité pure et schizophrénie" dans cet ouvrage.
- Tasca, Norma (1991). "Psychanalyse et sémiotique" dans cet ouvrage.